

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

ALYC MILLESIME 1941

Il y a un demi-siècle, en 1941, l'Association Amicale des Anciens Elèves du Collège et du Lycée de Constantine (sic) était forte de deux présidents d'honneur, M.M. Louis Saingery et Jules Marty. Mais, cette année-là, la soeur aînée de l'ALYC n'avait pas de président - comme en témoigne le palmarès de distribution des prix - et le conseil d'administration se composait de M.M. Raoul Mandon vice-président, Charles Saingery secrétaire, Guy Bonnel trésorier; assesseurs, M.M. Mohamed Bendjeloul, Mouloud Ben Badis, Adrien Guinard, Paul Bitoun, Louis Bize, Joseph Hebbas, Louis Blanc, Pierre Marty, Henri Pujol, Charles Davet, Jules Valle, Maurice Fournel, Roger Humbert.



GUSTAVE MERCIER, UN GRAND ANCIEN D'AUMALE

Fin juin 1891, le Prix de Fondation offert par l'Association des Anciens Elèves du lycée de Constantine est décerné au jeune Gustave Louis Stanislas Mercier, un brillant élève de la classe de philosophie, qui n'a pas encore 17 ans.

Déjà, l'année précédente, il avait obtenu le prix de rhétorique...

Bon sang ne saurait mentir: le père de notre Grand Ancien - passionné d'Histoire et savant islamologue - lui a enseigné l'arabe, et sa mère, très cultivée, l'a initié à la riche langue allemande.

Le nouveau bachelier, qui a plusieurs cordes à son arc, se retrouve - à 18 ans - classé premier aux examens d'interprète militaire, ce qui lui permet de devenir officier des Affaires Musulmanes.

Le voici d'abord à Tunis, puis dans le sud tunisien où il se prend de passion pour l'archéologie.

C'est là qu'il va faire établir une piste carrossable entre Gafsa et Feriana, et entreprendre la remise en service de citernes romaines inutilisées depuis des siècles.

Un troisième poste l'attend dans les Aures, à Tkout, au milieu des Chaouïas dont il partage la vie archaïque et la langue berbère rapidement apprise. En même temps, il se passionne pour l'éthnologie et s'attaque au Droit.

Bientôt riche de sa licence, voici qu'en 1896 - **cedant arma togae** - il troque le sabre contre le barreau.

Inscrit à Constantine, sa ville natale, il y sera élu bâtonnier en 1914.

Secrétaire de la Société Archéologique du département, il établit une synthèse entre la langue libyenne et la toponymie antique de l'Afrique du nord. En 1907, il découvre, dans la région de Château-dun du Rhumel, un lieu d'inhumation préhistorique.

Ethnologue, avocat, voici qu'il commence aussi une carrière politique, siégeant, dès 1904, au Conseil Général du département, au fauteuil où l'ont déjà précédé son grand-père et son père.

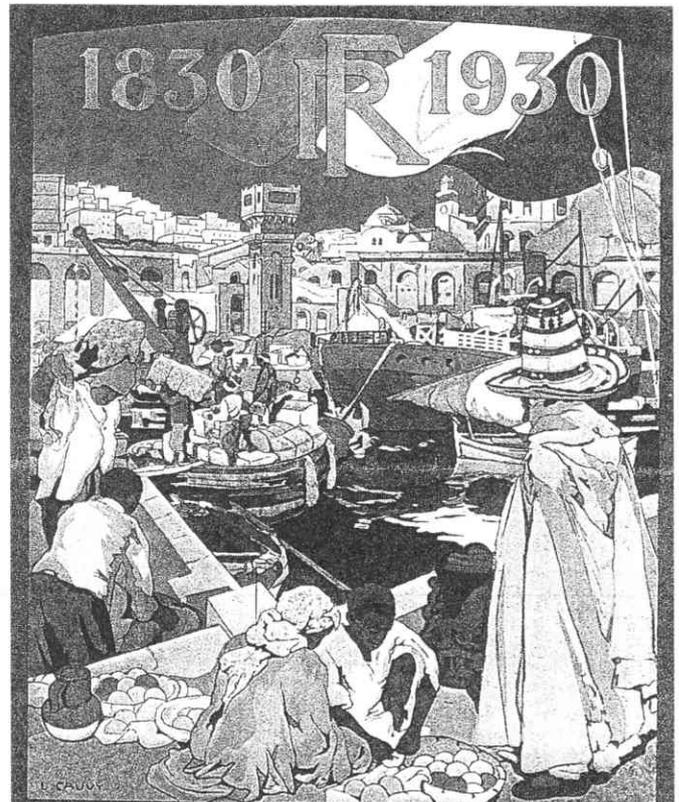
La Grande Guerre le voit servir comme capitaine; il sera chevalier de la Légion d'Honneur en 1917, et terminera chef du 5ème Bureau à l'Etat-major de l'Armée d'Afrique.

Dès 1919, Gustave Mercier est élu aux Délégations Financières où il siègera 26 ans durant, en ardent défenseur de sa patrie outre-méditerranéenne.

Apothéose en 1930: le voici promu commissaire général du Centenaire de l'Algérie, grand organisateur de cette commémoration dont l'éclat incomparable demeure toujours présent dans la mémoire de ceux qui l'ont vécue.

Grâce à son action, naissent la salle Pierre-Bordes, le musée d'histoire et d'ethnographie du Bardo, le musée historique de l'Armée, les musées d'Oran, d'Alger et celui de Constantine qui portera son nom.

Juriste, sociologue, économiste, politicien, financier, écrivain, archéologue, c'est en 1953 - dans une Algérie encore française - que s'éteint celui qui vécut une partie de sa jeunesse au sein de notre vieux bahut...



CENTENAIRE DE L'ALGÉRIE
DU 1^{ER} JANVIER AU 30 JUIN

CHANTONS AUTOUR DE CE CHAUDRON

Aucune chronique constantinoise ne contient la relation d'un fait historique qui, pour certains d'entre nous, ne fut pas sans importance.

Les derniers jours de septembre 38, se manifesta, sous nos ciels, certain phénomène que la conscience populaire associe fort justement aux cataclysmes les plus consternants: l'apparition d'une comète.

Elle brilla quelques mois au dessus de notre horizon, puis s'éloigna vers le firmament philippevois.

Nous fûmes peu nombreux à l'observer, et, aujourd'hui, une vingtaine d'entre nous seulement - dont certainement M. Camboulives - peuvent s'en souvenir.

Cette comète - tout à la fois étincelante et calamiteuse - ce fut le professeur de lettres de la classe de première A A', année 1938-39, M. Louis Chaudron...

Premier octobre 7 h 55. Nous sommes sur la galerie, à proximité de ce qui va devenir notre classe de lettres, non loin du bureau du Censeur.

Nous formons deux groupes distincts: d'une part, les recalés au bac, de l'autre, les promus de seconde. Nous ne nous mêlons pas... déférence des "bleus" à l'égard d'anciens qui ont déjà connu "le feu".

Et puis nous trouvons plus d'intérêt à questionner un nouveau venu, petit blondinet tout souriant, en costume de gabardine bleu marine quelque peu râpée et lustrée, qui nous dit venir de Chambéry...

8 heures. Retentit, la sonnerie électrique qui a pris la relève du tambour de Salah...

Une voix irritée - qui a pu être celle de Charley Arrighi - tonne: "Ya pas de prof, ça commence bien!"

Alors, calme et amusée, une autre voix - en écho - se fait entendre: "Mais si, mais si, entrez donc... c'est moi le prof"...

C'était notre petit Savoyard!

M. Chaudron, notre professeur, était un "jeune homme" de taille assez médiocre auprès de nos Pullicani, nos Bidard, nos Denis, et d'apparence frêle. Rien de commun avec nos "culturistes", adeptes de la méthode Marcel Rouet (1). En vérité, il paraissait plus juvénile que les plus âgés de notre classe.

Sa physionomie promettait beaucoup d'esprit, et elle tenait parole: il en avait infiniment.

Frais et rose, son teint s'empourpait dès qu'il développait une idée qui lui tenait à coeur, et il accompagnait cet émoi fugitif d'un geste du bras droit, coude fléchi, la main s'élevant à hauteur du visage, vous prenant à témoin de l'importance et de la pertinence - bien souvent paradoxale - de ses propos.

L'essentiel de sa physionomie résidait alors dans son sourire. Des yeux bleu vert il me semble, très vifs, pétillants et malicieux. Un nez bien dessiné, avec une petite touche de léger retroussi. Et, quand il riait, un losange plus haut que large - joignant les ailes

du nez, les pommettes et le menton - s'épanouissait autour de sa bouche ironique.

Des mains admirables, que ma grand-mère, nourrie de poncifs, aurait dites "de pianiste" mais que je préfère qualifier de mains d'évêque, n'ayant jamais pu les imaginer différentes de celles d'Aramis.

Pour en finir, disons que M. Chaudron était "Normalien", et, selon toute probabilité, c'est la renommée de la rue d'Ulm qui lui valait d'être chargé de notre première.

Oïmoi! oïmoi! oïmoi! (M. Chaudron m'enseigne le grec), trois fois hélas! Comme Saint Simon l'écrivit, d'un grand personnage de ses Mémoires, M. Chaudron était incapable, par nature, de la moindre application.

Anticipant d'un demi-siècle sur nos actuels ministres de l'Education Nationale, il procéda non seulement à un allègement mais à un profond remaniement - à vrai dire, une refonte - des programmes de français.

C'est ainsi que, faisant fi du pauvre La Fontaine, nous approfondîmes les "Fables bônoises" d'Edmond Brua; et le même auteur nous fournit aussi l'indispensable tragédie avec sa "Parodie du Cid".

Et ne croyez pas que la poésie fût négligée: il y eut Paul Fourest et sa "Négresse blonde" - mode capillaire devenue banale de nos jours, mais, en notre temps, aussi incongrue que l'oviparité des géraniums.

A Montaigne enfin, M. Chaudron substitua quelques essais du regretté Musette, et c'est ainsi que l'apologie de Cagayous relayait avantageusement celle de Raymond de Sebonde.

La première semaine d'octobre, M. Chaudron nous donna un sujet de dissertation...

Passèrent les jours et passèrent les semaines...

"Un jour d'entre les jours" du second trimestre, l'un d'entre nous (2) s'enhardit à demander: "M'sieu, les copies, vous nous les rendez quand?"

Surpris mais souriant, le maître demanda à quoi il pouvait bien faire allusion. Mis au courant, il répondit: "De quoi me parlez-vous? Tout cela est très ancien, il y a prescription".

Notre préparation au bac se limita donc - me semble-t-il - aux trois "incontournables" compositions trimestrielles.

Probablement en fut-il de même en latin et en grec... mes souvenirs manquent de netteté.

Il me souviens, par contre, de l'image de consternation que le calme, le studieux Roland Drago (déjà virtuellement membre de l'Institut) présentait à la sortie d'un de ces cours.

Pour ma part, j'avais 17 ans et comme, chacun sait, "on n'est pas sérieux quand on a 17 ans"; c'est sans doute pourquoi je m'attachais à la personnalité de M. Chaudron.

Il appartenait à cette famille d'esprits illustrée par un autre professeur E.F. Gautier, auteur des "Siècles obscurs du Maghreb". Ce sont des esprits ingénieux, suggestifs et



Un Louis Chaudron ensoleillé, place de la Médersa (Photographie Camboullives)

séduisants, mais téméraires dans leurs jugements, maniant le paradoxe et fondant les hypothèses les plus captieuses sur les arguments les plus friables. Mais quel plaisir à les écouter! La conversation du maître était un régal dont je fus friand.

Ses "cours" consistaient précisément en conversations dont le point de départ, souvent saugrenu, s'achevait parfois - après bien des méandres - dans l'analyse fouillée d'un point de notre programme.

S'il pensait comme E.F. Gautier, notre professeur conversait comme Montaigne: que de choses ont été engrangées dans ma mémoire, qui devaient porter leurs fruits des années plus tard!

En cette année 1939, aucun de nos professeurs n'avait prononcé en classe le nom de Guillaume Apollinaire, et les seuls grands auteurs contemporains dont nous avons entendu parler se limitaient à Anatole France ou Georges Duhamel, pour ne point parler de Pierre Benoît ou d'Henri Bordeaux.

A ceux qui voulurent bien l'entendre, M. Chaudron révéla des mondes nouveaux: Proust, Martin du Gard, Jules Romains, Montherlant, Valéry, et le théâtre de Giraudoux; aux hellénistes, il fit partager sa connaissance de Platon, et leur fit connaître les travaux de Victor Bérard.

Pour moi, en dépit d'un retentissant échec au bac, cette année 1938-39 fut pleine de richesses.

Une exceptionnelle providence me fit poursuivre mes relations avec M. Chaudron durant 24 ans. Au fil des ans, j'ai vu son teint "virginal" s'étioler, se muer en couperose; les légers plis accompagnant ses éternels sourires, d'abord se craquelèrent puis se creusèrent en profondes pattes d'oie.

Ses dents qu'il avait eues belles et bien plantées ne résistèrent pas au

goudron de dizaine de milliers de Bastos: elles jaunirent, brunirent, noircirent... et certaines disparurent, qu'il ne remplaça point.

Je l'ai rencontré, une dernière fois, en janvier 1962, boulevard Laferrière à Alger.

Sic transit gloria mundi!

S.N.P.

1 - C'est de Zerbib et de Benlabed que j'évoque le souvenir.

2 - Fut-ce Pozzo di Borgo? je ne sais plus...

PREMIERE A-A' 1938-39



La première de M. Chaudron... autour de M. Senkeisen. De gauche à droite et de haut en bas: Raoul Pinaud, Albert Lentin, Roland Drago, Charles Bendif, Christian Wolf, Georges Dragacci, René Bronner, Pierre Bovard; puis Toblana, André Fourrier, Adolphe Guedj, Jo Pozzo di Borgo, Palomba, Jean Mollère, Gustave Zahoual, Max Santini, Roger Blazelix, Jacques Henriet, André Rolle; puis André Zerbib, Charley Arrighi, Bidard, Filleron, René Muller, Robert Denis, Robert Pullicani, Henri Meyer, Yves Bonnard; puis Abdelaziz Benlabed, René Nardonne, Christian Leca, Bakouche, M. Senkeisen, Abdelaziz Mohamed Saïd, James Cohen, Georges Sutra et Roger Rémond.

1935 - PREMIÈRES ARMES EN SIXIÈME C

Le grand portail est clos. Mylène sait qu'il est tôt: par exception, ce premier jour, son père l'a accompagnée en automobile, et l'a laissée devant la grande porte de l'établissement.

Il avait sa propre rentée à organiser, et celle-ci promettait de ne pas être facile, les esprits étant échauffés par la politique.

Il est très tôt. Voilà la fillette de dix ans, éperdue, plantée sur la placette étroite, tandis que, derrière elle, défilent les voitures, les cars poussifs, les vieux "trams-ways" tout dégoulinants d'étincelles bleues. La rue Nationale, le pont d'El Kantara, à cette heure, sont un décor de tragédie cacophonique.

Les petits ânes prisonniers de leurs brancards, les mulets bâtés, pris dans le trafic, renaissent, les arabas reculent, les autos clacksonnent.

Par les vitres ouvertes, les conducteurs s'invectivent et fusent des injures magnifiques qui en appellent aux ossements des morts, aux générations passées et futures: bataille verbale, homérique.

Le tram pris d'assaut démarre en cliquetant; le waterman s'accroche à sa sonnette, et hurle, pour dégager la plate-forme: "Avancez en arrière, reculez devant!", sans aucun succès.

Tout cela, dans d'horribles relents de gaz d'échappement.

LE BAHUT

L'on aperçoit, très haut, de grandes fenêtres, barrées de grilles épaisses.

Lorsque s'ouvre la Grande Porte, une étroite antichambre où débouche l'Escalier Solennel.

Il mène au premier, et là, c'est l'agréable surprise de trouver de beaux arbres, des "acacias" énormes, dont le feuillage, tremblant, teinte l'air d'une fraîche lumière verte.

Tout autour de la cour, les arcades donnent un air de cloître.

Espace clos, plus insolite encore d'être découvert à l'étage, alors que la foule des élèves qui s'y pressent maintenant ne parvient pas à en altérer le calme.

Et pourtant, que d'agitations et de pépiements!

Mylène, qui n'avait vu tant de filles réunies, regarde les allées et venues des amies qui se retrouvent et s'embrassent avec les marques de la plus vive affection; elle apprendra que certaines - très nombreuses - se sont connues en Septième, et même avant, dans ce vénérable immeuble qui leur est familier. Aussi, la pauvre gamine venue du bled, et fille d'instituteurs de surcroît, n'aurait aucune chance d'être bien accueillie, croyait-elle...

On finit même par aimer ce monde fermé, en découvrant peu à peu les secrets de ce bâtiment aux recoins extraordinaires: la serre où gisent les moulages de la classe de dessin, dans leur nudité glacée; le laboratoire à l'odeur entêtante du formol, les horribles bords poussiéreux, alignés sur les étagères, où se devinent des formes lovées... Oscar y cliquette, pendu à sa potence, et Anatole y souffre pour l'éternité d'être écorché.

L'INFIRMERIE

Notre bonne infirmière, reléguée sous les toits, laisse bouillir ses chaudrons de tisane avec laquelle elle soigne tout.

Il y a toujours des volontaires pour y guider une nouvelle venue et jouir du spectacle rituel: le genou égratigné, badigeonné de teinture d'iode, la blessée effarée qui reçoit à boire le grand bol de décoction, noire d'avoir cuit toute la semaine.

Oh! l'odeur de la verveine et de la menthe, le relent de l'iode et de l'éther, toutes macérations confondues!

Quel philtre avons nous bu, qui va nous endormir, pour cent ans peut-être, oubliées dans cette grande pièce carrelée de rouge, aux fenêtres soigneusement closes, la pluie douce des légers écus d'or des feuilles d'acacia.

● Les trois textes qui précèdent sont extraits du dernier roman de notre camarade Mireille Adment Cachau: "Sous le figuier, Nathanaël". Son précédent roman a paru chez Robert Laffont, sous le titre "Conrad le Sicilien", qui obtint le Prix Bleu 1984.

les bahuts du rhumel

ALYC

- Président Jean Maipel
505, rue Pipe-Souris
77350 Le Mée sur Seine
01 64 37 15 40
 - V-Présidente Janine Sadeler
160, avenue du 2ème-Spahis
83110 Sanary
04 94 74 64 86
 - Trésorier Michel Challande
6, parc du Château
78410 Aubergenville
01 30 91 15 59
 - Secrétaire Suzanne Le Noane
28, rue Pierret
92200 Neuilly sur Seine
01 46 24 84 71
- LES BAHUTS DU RHUMEL**
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg Saint-Maurice
04 79 07 29 31



l'edelweiss

☎ 04.79.07.05.33

LE « TRAJET BLEU » DES ONDINES

Dès l'apparition de Mlle Rouzière, les Ondines, qui péroraient en petits groupes devant la porte du lycée, se rassemblent par deux pour entreprendre la montée des rues arabes.

Contre le lycée même, quelques magasins d'étoffes déploient un luxe tout européen. Derrière leurs vitrines, cha-toient des tissus de soie aux couleurs vives, des châles bleus ou roses et des gandouras brodées.

Par contre, à côté, dans une sorte de trou noir, puant et mal éclairé par un quinquet fumeux, un savetier accroupi pique sans relâche une alène brillante au manche poisseux dans des babouches multicolores... et un chaudronnier infatigable étame des bassines bosselées.

Un café maure, en contrebas, semble très fier de ses basiliques, et d'un gramophone usé qui ressasse un refrain monotone au ton criard.

Les clients, assis nonchalamment sur des nattes d'alfa devant un échiquier, dégustent à petits coups une minuscule tasse de café trouble et si-rupeux, débordant de marc.

Voici la boutique d'un bijoutier. Dans la vitrine sale, de gros bracelets de nomades, armés de piquants, des petites mains de Fathma en or ciselé comme de la dentelle, des cabochons kabyles ornés de corail gisent mêle-mêle, couverts de poussière.

Quelques marchands d'objets de luxe s'égarèrent au milieu des cordonniers et des échopes aux babouches. Aux murs, pendent des tapis; à terre, des nattes assourdissent le bruit des pas. Et - pêle-mêle - de petites tables incrustées de nacre, des chaises sculptées, des poufs brodés qui sentent bon le cuir, des poteries de Nabeul aux tons paisibles de mosaïque, des lampes de cuivre ornées de perles, des coussins et des cuivres rappellent la splendeur disparue des anciens intérieurs turcs.

Plus loin, quelques échopes de fripiers dégagent une âcre odeur de transpiration et de formol qui suffoque...

Puis la rue se resserre, encombrée de boue, et nous passons sous une voûte obscure. C'est le coin des restaurateurs, chez qui les kanouns allumés mettent des lueurs daboliques.

Sur les tables qui obstruent toute la boutique, s'alignent - dans une vaisselle d'émail disparate et ébréchée - des poissons tellement frits qu'ils semblent racornis, des méchouis qui surnagent dans une sauce rouge terriblement pimentée et malgré tout appétissante, des olives noires luisantes et des pois chiches grillés.

En face, un marchand de gâteaux monte en pyramide des zlabias, et orne son comptoir d'une mosaïque de makrouts. Tout sent l'huile ici, depuis

la kesra et les petits pains à l'anis jusqu'au beurre rance d'un jaune foncé, qui remplit des seaux... Dans un autre coin, des dattes empilées dans des sacs voisinent avec de petites assiettes de couscous au suif.

Après la voûte, un bout de rue reste calme, et seuls quelques enfants jouent sur le seuil de petites maisons bleues aux rares fenêtres grillagées, dont la porte cloutée reste obstinément close...

Mais, plus loin, la vie reprend, et la foule redevient compacte et brillante. Quelques oisifs imposants, drapés dans leur burnous avec la majesté d'un kalife, vont, écartant cette foule avec lenteur. D'autres, vêtus à l'euro-péenne mais un fez sur la tête, passent en sifflant, un oeillet rouge ou une rose à l'oreille, un brin de menthe dans une narine, sûrs de conquérir le cœur des mauresques voilées empaquetées dans leur haïk, qui discutent, avec force cris, le prix d'une paire de babouches ou d'une gandoura.

Des loqueteux, portefaix d'occasion, passent très vite, courbés sous de lourdes caisses, entraînés par la pente, tandis que de grosses dames juives, un châle rouge sur l'épaule et un petit cône brodé sur la tête, les injurient parce qu'ils les ont bousculées.

Des ribambelles de bourricots chargés d'énormes sacs, trottinent sans se soucier des allées et venues, leur conducteur courant derrière et criant de toutes ses forces "Balek! Balek!"... une fois qu'ils sont tous passés.

De temps en temps, une rue plus petite débouche, si étroite que les deux maisons se rejoignent et forment une mystérieuse voûte sombre, à peine éclairée par une apaisante lumière bleue.

Dans l'ombre, un mendiant - tas de haillons - psalmodie sa mélodie. Plus loin, un commerçant vend du poivre de toutes couleurs dans de minuscules sacs de poupée... plus loin encore, un



vendeur de simples et d'amulettes, devenu sphinx, couve jalousement ses instruments de sorcellerie, près d'une énorme porte entr'ouverte sur un petit escalier vert, passage de la promiscuité de la rue aux mystérieuses chambres de femmes, dont on voit les petits moucharabiéh grillagés...

Tout à coup, la rue débouche sur une place bruyante inondée de soleil: le marché. La foule grouillante se faufile entre l'entassement de poireaux et d'oignons aux odeurs fortes, de corbeilles d'oranges, de paniers de fèves.

A grands cris, de belles Juives à chair débordante prennent le ciel à témoin de la cherté de la vie, tandis que des montagnards venus de leur mechta tournent et retournent, l'air songeur, un paquet de cartes, avant de se décider à en faire l'emplette...

Nous nous frayons un passage à travers cette multitude, et contourrons les tables de ciment d'où débordent d'autres légumes, glissant ici, bousculées là, impatientes de retrouver la route de l'Abîme et l'échappée vers la vallée où nous attend l'eau bleutée, tiède et claire des piscines.

Mireille CACHAU 3ème B (1938).

● Texte et illustration sont extraits du livre-souvenir réalisé en 1938 par les "Ondines" du lycée de jeunes filles de Constantine.

UN BAPTÊME BIEN ARROSÉ

Il me revient en mémoire l'anecdote que nous conta M. André Dubuis, professeur de botanique au nom prédestiné, à l'Institut Supérieur d'Agronomie de Maison Carrée.

Au temps héroïque où l'on dressait la carte géographique de l'Algérie, un cartographe parcourait la campagne, assisté d'un brave garçon du cru qui lui indiquait le nom des oueds, collines et autres accidents topographiques intéressants.

Devant un escarpement, le technicien lui adressa la question rituelle: "Ouach'n kef ada?"... L'autre, en train de satisfaire un besoin naturel, lui répondit bien tranquillement: "Astena,

neboul (Attends, je fais pipi)"... Croyant avoir obtenu réponse à sa question, le géographe inscrivit docilement sur son croquis: "Kef Astena Neboul"...

Il paraît que cette perle se perpétua sur un certain nombre de rééditions de la carte d'état-major, au moins jusqu'à la guerre de 1939.

Hélas! je n'ai jamais pu localiser, même vaguement, le kef en question! Si certains possèdent de vieilles cartes, je leur propose cette recherche... quelque part entre Oudjda et Gardimaou, entre mer et palmiers...

Pardonnez-moi d'être aussi peu précis, mais ça en vaut la peine.

Jacques de BEAUSOLEIL.

CARILLON D'EXIL EN DOUCE LOIRE

Si vos pas, vous mènent un jour sous les cieux du Maine-et-Loire, à quelques encâblures de Saumur, ne vous privez pas du détour qui vous fera découvrir l'ancienne prieurale (1) de Cunault, une merveille du XI^{ème} siècle édiflée sur la rive gauche du plus long fleuve de France.

Là, se déroule l'exil sonore et néanmoins nostalgique des quatre cloches qui carillonnèrent autrefois au clocher à cinq pointes de la cathédrale de Constantine, un clocher parfois fréquenté - on s'en souvient - par de caquetantes cigognes.

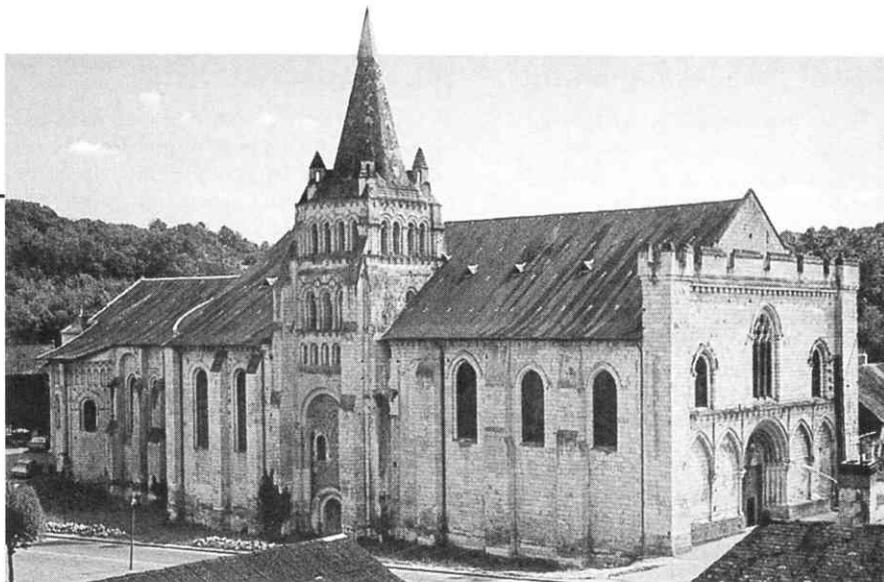
La plus grosse grosse (1 m 75 de diamètre à la base) fut (2) un "do" baptisé Augustin, don de l'empereur Napoléon III.

Viennent ensuite le "ré" Félix-Louis, le "mi bémol" Dolorès-Joséphine et le "sol" Emma-Viventa, la plus petite mais ne pesant pas moins de 800 kilos.

Ces vénérables compatriotes ont été baptisées, en 1869, par Mgr Barthélémy de Las Cases, et, pendant 93 ans, leurs sept tonnes de bronze vibrèrent au dessus du Rocher, pour clamer la joie ou déplorer l'infortune des hommes.

Vint 1962, quand la cathédrale, ancienne mosquée Souk el Rezel, dut être rétrocédée au culte musulman. Qu'allait-il, alors, advenir des cloches?

Les frères Roland, entrepreneurs de travaux publics à Constantine, décidèrent d'enlever et d'acheminer, à leurs frais, ces quatre énormes masses jusque dans le Loiret où Mgr Pinier avait négocié leur sauvegarde avec le diocèse d'Orléans.



Mais, très vite, on dut se résigner à la navrante évidence: aucun clocher ne serait assez solide pour supporter un tel poids; l'infortuné "quatuor" constantinois fut donc impitoyablement mis en dépôt en attendant d'être fondu.

C'est alors qu'un providentiel "téléphone arabe" se fit entendre jusqu'en Maine-et-Loire où le père Louis Boreau, recteur de Notre-Dame de Cunault - située à mi-chemin entre Angers et Saumur - s'en fut examiner ces cloches sacrifiées, qu'il souhaitait accueillir chez lui... mais se trouva quelque peu confondu devant leur masse imposante.

Sans doute, aurait-il renoncé à son projet de les voir transférées jusqu'à son sanctuaire renommé, si des paroissiens, Mme et M. Lefèvre, n'avaient pris le relais des frères Roland, en assurant, à leurs frais, le transport des encombrantes rapatriées.

Parvenues à bon port, elles furent prises en charge par l'association "Les Amis de Cunault", qui a pour but la sauvegarde du célèbre monument angevin...

Il fallut alors édifier une solide charpente, capable de supporter les sept mille kilos des futures occupantes du clocher: 25 tonnes de bois et quatre années de labeur furent nécessaires pour mener à bonne fin la réalisation de cette gigantesque entreprise, comparable à celle des anciens bâtisseurs de cathédrales.

Parallèlement à cet ouvrage titanesque, des techniciens en électronique installaient un tableau de commande pour coordonner la mise en branle et l'ample mouvement des quatre majestueuses masses de bronze.

Enfin, le 9 octobre 1966, sous l'égide de M. Jean Foyer, Garde des Sceaux, en présence de M.

Augustin Ibazizen, conseiller d'Etat, Mgr Mazerat, évêque d'Angers et Mgr Pinier, évêque de Constantine et d'Hippone, procédèrent à l'inauguration de ce nouveau carillon.

A Dolorès-Joséphine et Emma-Viventa, l'annonce des messes; à Félix-Louis le glas des sépultures; à Dolorès-Joséphine, le triple appel quotidien de l'Angelus; au trio encore valide, le jubilant carillon des mariages et des baptêmes...

Dès lors, depuis plus de trente ans, c'est au coeur de "la douceur angevine" que retentissent les notes claires du choeur d'airain né au bord du Rhône impétueux... riverain nonagénaire du fougueux Rhumel... paisible retraité aux berges majestueuses de l'aimable Loire...

René BLANC.

1 - On parle souvent, à tort, de "l'abbatiale" de Cunault. En réalité, ce ne fut qu'un prieuré dépendant de l'abbaye de Tournus. En 1748, ce prieuré fut supprimé, sur ordre du roi Louis XV. L'édifice devint alors église paroissiale, actuellement "église d'accueil", dont le recteur - depuis le décès du père Boreau en 97 - est le père Antoine Ruais. Ce nouveau recteur connaît bien Augustin, Félix-Louis, Dolorès-Joséphine et Emma-Viventa: il les a déjà entendu sonner, au clocher de l'ancienne cathédrale cirtéenne, en 1955-56, alors qu'appelé de la classe 55 2 B, il servait à l'hôpital d'évacuation de Têlèrgma d'où il venait en mission à l'hôpital Laveran ou au Palais de la Division.

2 - En faisant sonner ce bourdon, à Pâques 1998, on s'aperçut qu'il vibrait d'étrange façon. Une expertise révéla une "paille" datant du moment de la fonte, qui avait, peu à peu, provoqué une fissure: la cloche était désormais incapable de remplir son office...